



Tempête sur un tag de tête

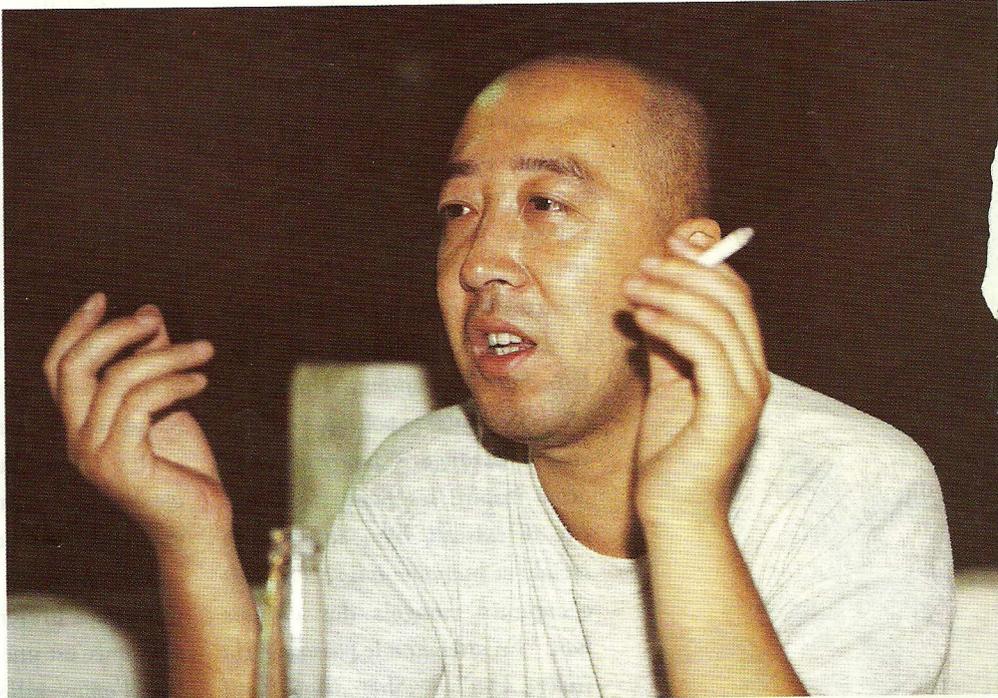
Tapie sous un pont bétonné du périphérique, à l'affût sur des moignons de vieilles maisons tombées sous les coups des bulldozers, criant sa hargne sur les bâches de chantier qui jonchent la ville...

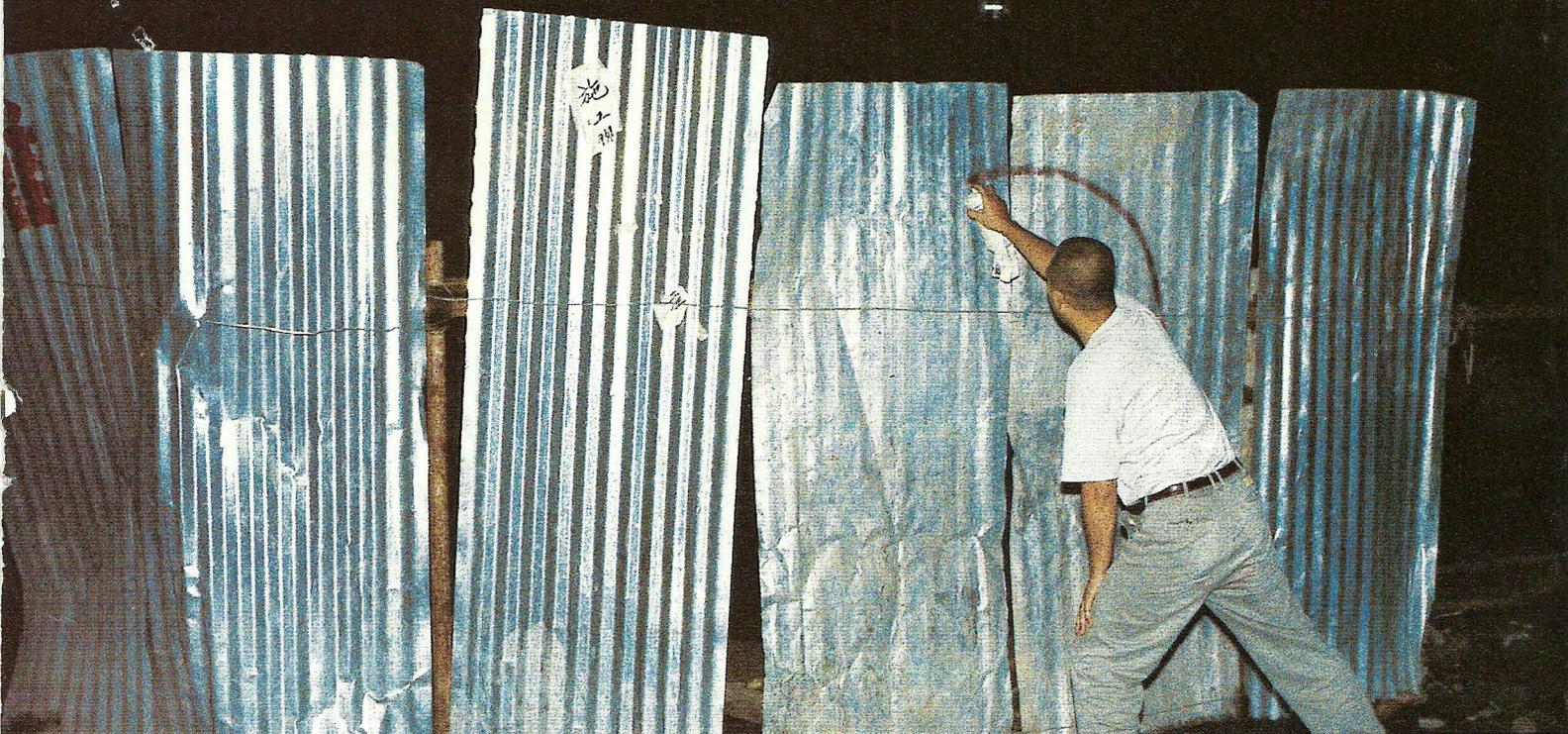
Par : Anne Loussouarn

Depuis quelques années, les rues pékinoises se sont peuplées de graffitis un peu particuliers : une tête chauve qui

semble vouloir ouvrir la bouche, jetée sur un mur d'un trait de peinture noire en bombe. La tête minimaliste apparaît sur tous les symboles d'une

ville en plein chamboulement et paraît crier son désarroi face à un monde qu'elle ne reconnaît plus. Terrain de prédilection: la proximité





des funestes "chai" barbouillés sur les murs de la ville voués à la destruction.

Cela fait maintenant trois années que 18K enfourche son vélo la nuit et, au hasard de ses déambulations nocturnes et de ses humeurs, dessine ses têtes d'un coup de poignet sur les murs pékinois. Originaire du Heilongjiang, le jeune artiste est arrivé à Pékin après ses années de lycée pour étudier à l'Académie des Beaux-Arts. A la fin des années 1980, il est l'un des pionniers du village des artistes de Yuanmingyuan, ensuite fermé par la police quelques années plus tard. En 1988, il fait partie des jeunes suivis par Wu Wenguang dans son documentaire "Liulang Beijing" (Pékin Nomade), portraits d'artistes aux marges de la société pékinoise des années 1980.

Mais le graffiti de tête est né d'une autre confrontation : celle avec les rues italiennes, où il a passé six ans après 1989. "Cette tête, c'est en fait moi" explique le taggeur qui se

surnomme 18 K, (pour 18 carats ; car "les Chinois ne vivent que pour l'argent maintenant"). "J'essaye d'établir un dialogue avec les gens de ma ville. J'avais commencé ce genre de conversation à Milan pendant mes études, car je ne comprenais pas l'italien. Mais maintenant, c'est Pékin que je ne reconnais plus. La Chine commence à être plus violente. Les gens deviennent solitaires, dérangés d'esprit et font le mal." "J'ai choisi ces murs car ce sont les écrans sur lesquels se projette le spectacle de la ville. Cet écran devient un lieu de travail ordinaire, rien de plus. Mais les graffitis ne font pas du tout partie de la culture asiatique. En Europe, c'est un moyen d'exprimer ses propres idées. En Asie, les gens gardent leurs propres idées pour eux-mêmes."

Pionnier du tag dans un pays où seuls les slogans politiques à grands caractères rouges -ou les publicités clinquantes- ont habituellement le monopole des murs de la ville, 18 K

préfère rester discret sur ses activités nocturnes. En été, il dissimule sa bombe à peinture dans un vieux journal, l'hiver, dans les pans de son long manteau militaire cotonné, sorte de passe partout dans les rues de la capitale. Depuis quelques temps, il signe aussi AK 47 (pistolet mitrailleur) ou 18K, critiques non voilées d'une recrudescence de la violence et de l'appât du gain qui fait tourner bien des têtes en Chine. Mais son travail de taggeur est loin de faire l'unanimité dans les ruelles pékinoises et a même déclenché un tollé dans la presse : "Vandalisme! Sabotage!" accusent les petites vieilles des comités de quartiers, maillons essentiels du système de surveillance du régime. "Sabotage du visage de la ville. C'est tout sauf de l'art. C'est fait pour soulever la haine et le dégoût des citoyens" vitupère le vice directeur de l'école des Beaux Arts dans l'hebdomadaire du week-end "Ciel Bleu" de fin mars. "Cela pollue l'image de la ville, ce n'est pas un acte civilisé de dessiner ces têtes. Il



nettoyer tout ça" accuse "un cadre du gouvernement de 40 ans" cité par le journal. Les services municipaux de Pékin ont même envoyé plusieurs équipes sur le terrain avant la rétrocession de Hong-Kong à la Chine en juillet 1997 pour répertorier et gommer les têtes du deuxième et troisième périphérique. Les têtes dérangent. "Est-ce de l'art ou de la

pollution ?" demande un lecteur du Quotidien de la jeunesse de Pékin. Et piquent au vif la curiosité des Pékinois. "Après avoir interviewé pour la première fois l'auteur de ces têtes noires 18 K en mars, notre journal a reçu de nombreuses réactions des lecteurs par téléphone" explique ainsi le Quotidien de la Vie du 21 mars, qui propose une page

entière sur 18 K, sur le thème, "Les têtes de la rue, est-ce de l'art ?". Calfeutré dans sa maison à cour carrée, 18K s'amuse nonchalamment du débat soulevé dans la presse pékinoise. " Je voulais avoir un dialogue sur les murs, comme à Milan. Le dialogue s'effectue en fait par l'intermédiaire de la presse. Il y a aussi échange" explique-t-il. "Ici, les tags sont comme des bombes jetées sur les murs. Les gens sont interpellés et se demandent ce que ça veut dire. Un pékinois voulait même me poursuivre en justice pour l'influence perturbatrice qu'avait la vision des têtes sur son travail. Il était déprimé de les voir chaque matin sur son chemin. Les tags sont trop brusques pour les Chinois, qui soupçonnent toujours de mauvaises intentions derrière chaque nouvelle initiative. Il faut qu'ils perdent cette habitude. Ils ont en fait peur d'eux-mêmes. Si j'avais dessiné un oiseau ou un poisson sur les murs de la ville, les gens ne seraient pas dérangés par mes graffitis, ils n'auraient pas peur"

A.L

